

Per Petterson

Maudit soit le fleuve du temps



folio

Extrait de la publication

COLLECTION FOLIO

Per Petterson

Maudit soit
le fleuve
du temps

*Traduit du norvégien
par Terje Sinding*

Gallimard

Extrait de la publication

La traduction de cet ouvrage a bénéficié
du soutien financier de NORLA,
Centre pour la littérature norvégienne à l'étranger.

Titre original :

JEG FORBANNER TIDENS ELV

© *Forlaget Oktober AS, 2008.*

© *Éditions Gallimard, 2010, pour la traduction française.*

Écrivain, traducteur et critique littéraire, Per Petterson est né en 1952 à Oslo, dans une famille ouvrière. Très engagé à gauche, il a longtemps travaillé dans une librairie militante. *Pas facile de voler des chevaux* lui a valu un immense succès non seulement en Norvège, mais également en Allemagne et en Grande-Bretagne. *Maudit soit le fleuve du temps* a reçu en 2009 le Grand Prix de littérature du Conseil nordique.

À Steen

I

1

Ces événements se sont déroulés il y a plusieurs années.

Depuis un moment, ma mère n'allait pas bien. Pour couper court aux litanies de ceux qui s'inquiétaient pour elle, mes frères surtout, mais aussi mon père, elle se décida enfin à consulter le médecin qui soignait toute notre famille depuis la nuit des temps. Il devait être très vieux, car je ne me souviens pas d'être allé chez quelqu'un d'autre, et il me semble que je ne l'ai jamais connu jeune. Je continuais d'ailleurs à aller chez lui alors que j'habitais à des dizaines de kilomètres de son cabinet.

Après une rapide auscultation, ce vieux médecin adressa ma mère à l'hôpital d'Aker pour des investigations supplémentaires. Dans ce vaste hôpital situé près du carrefour de Sinsen, en cette partie orientale d'Oslo que je me plaisais à considérer comme la nôtre, on l'installa dans des pièces ripolinées de blanc, de vert clair ou de vert pomme, et on lui fit subir plusieurs exa-

mens, dont certains devaient être douloureux. Puis on la renvoya chez elle dans l'attente des résultats. Quand ils arrivèrent, quinze jours plus tard, elle apprit qu'elle avait un cancer de l'estomac. Sa première réaction fut de se dire : Pendant des années, quand les gosses étaient petits, j'ai passé des nuits entières sans dormir, tellement j'avais peur de mourir d'un cancer du poumon. Et voilà que j'ai un cancer de l'estomac. Que de temps perdu à m'angoisser !

Ma mère était comme ça. Et elle fumait. Comme moi, depuis que je suis adulte. Je connais bien cet état nocturne : immobile et raide sous la couette, les yeux secs et douloureux, on sent la vie tomber en cendres dans sa bouche. Sauf que moi, je m'inquiétais davantage pour ma propre vie qu'à l'idée de laisser mes enfants orphelins.

Assise à la table de cuisine, l'enveloppe à la main, elle contemplait la pelouse, la barrière peinte en blanc, les étendoirs à linge et les pavillons mitoyens. Tout ça, elle le voyait de sa fenêtre depuis des années. Et elle se dit ce qu'elle n'avait cessé de se répéter depuis tout ce temps ou presque : au fond, elle ne se plaisait pas ici. Elle n'aimait pas ce pays de granit, elle n'aimait ni les forêts de sapins, ni les hauts plateaux, ni les montagnes. Les montagnes, elle ne les voyait pas, mais elle savait qu'elles étaient là, omniprésentes, et qu'elles imprimaient à tout jamais leur marque sur les habitants de Norvège.

Elle se leva, sortit dans le couloir et passa un bref coup de fil. Puis elle retourna s'asseoir en attendant mon père. Mon père avait pris sa retraite plusieurs années auparavant, elle était la seule à travailler maintenant, elle avait quatorze ans de moins que lui, mais ce jour-là elle était de repos. Ou elle avait pris un jour de congé.

Mon père était toujours par monts et par vaux, il avait tout le temps des affaires à régler ; il se livrait à des entreprises auxquelles ma mère ne comprenait pas grand-chose et dont elle ne voyait jamais les résultats. Mais leurs conflits s'étaient estompés depuis longtemps et ils avaient conclu un armistice. Tant qu'il ne cherchait pas à régenter sa vie, elle le laissait tranquille. Elle avait même commencé à le défendre et à le protéger. Quand j'osais une remarque critique, quand j'essayais maladroitement de soutenir la cause des femmes en prenant son parti, elle m'ordonnait de me mêler de mes affaires. C'est facile pour toi de critiquer, s'énervait-elle, les choses te sont tombées toutes cuites dans le bec. Petit galapiat.

Comme si ma vie était sans accidents. Je me dirigeais tout droit vers un divorce. C'était la première fois que ça m'arrivait, j'étais persuadé que mon existence allait se briser. Il y avait des jours où je parvenais à peine à parcourir la distance qui séparait la cuisine de la salle de bains sans tomber à genoux au moins une fois avant de me ressaisir et de me remettre debout.

Ma mère était toujours assise à la table de la cuisine quand mon père finit par rentrer de ses occupations si urgentes ; des activités qui devaient avoir lieu à Vålerenga, son ancien quartier, où je suis né sept ans après la guerre et où il retournait souvent pour retrouver des types de son âge et de son milieu, le « club des vieux », comme il disait. Elle fumait maintenant une cigarette, une Salem ou peut-être une Cooly — le menthol s'imposait quand on craignait le cancer du poumon.

Debout dans l'embrasure de la porte, mon père tenait une sacoche semblable à celle que j'utilisais pour aller au collège, quand c'était la mode de se trimbaler avec des saches. Il est d'ailleurs possible que mon père ait récupéré la mienne, ce qui veut dire que la sacoche en question avait plus de vingt-cinq ans.

— Je m'en vais dès aujourd'hui, dit ma mère.

— Où ça ?

— Je retourne chez moi.

— Chez toi ? Dès aujourd'hui ? Il faudrait peut-être qu'on en discute d'abord. Que tu me laisses le temps de réfléchir.

— Il n'y a rien à discuter. J'ai pris mon billet. Je viens de recevoir une lettre de l'hôpital d'Aker. J'ai un cancer.

— Tu as un cancer ?

— Oui. Un cancer de l'estomac. C'est pour ça que je retourne chez moi.

Elle continuait à dire « chez moi » en parlant du Danemark et de sa ville natale, à l'extrême nord du pays, alors qu'elle vivait en Norvège, à Oslo, depuis près de quarante ans.

— Et tu veux partir seule ?

— Oui. Je préfère.

Elle savait parfaitement qu'en disant cela elle blesserait mon père. Elle n'en tirait aucun plaisir, bien au contraire ; il méritait mieux que ça après une vie comme la sienne, pensa-t-elle. Mais elle n'avait pas le choix. Elle devait partir seule.

— Je ne m'absenterai pas longtemps. Juste quelques jours. Après, je reviendrai. Il faut que je retourne à l'hôpital. On va sans doute m'opérer. Du moins, je l'espère. De toute façon, je prends le bateau ce soir.

Elle regarda sa montre :

— C'est-à-dire dans trois heures. Je ferais mieux de m'occuper de ma valise.

Ils habitaient un pavillon mitoyen avec séjour et cuisine au rez-de-chaussée et trois chambres et une minuscule salle de bains à l'étage. J'avais grandi dans cette maison. J'y connaissais chaque accroch du papier peint, chaque fissure du sol, chaque recoin inquiétant de la cave. C'était une construction bon marché des années cinquante. Si on donnait un coup de pied dans le mur, on se retrouvait chez le voisin.

Elle écrasa sa cigarette dans le cendrier et se leva. Mon père n'avait pas bougé, il se tenait toujours sur le pas de la porte, sa sacoche à la

main. De sa main libre, il fit un geste indécis vers ma mère. Sauf sur un ring, il n'avait jamais été expert en contacts physiques ; ce n'était pas son fort à elle non plus, mais elle le repoussa avec délicatesse, presque avec amour, afin de pouvoir passer. Il montra une pointe de mauvaise grâce, résista un peu, juste assez pour lui faire sentir de manière palpable qu'il tenait à lui adresser un signe sans s'exprimer avec des mots. C'est trop tard maintenant, se dit-elle, tout est trop tard. Mais il ne pouvait l'entendre. Elle se laissa cependant retenir assez longtemps pour faire comprendre à mon père que quarante ans de vie commune et quatre fils, dont un était déjà mort, avaient tissé des liens assez solides pour leur permettre de vivre sous le même toit et d'attendre le retour de l'autre plutôt que de s'empressement de fuir dès qu'il arrivait quelque chose de grave.

Le bateau qu'elle prenait, que nous prenions tous quand nous allions là-bas, s'appelait le *Holger Danske*. Il a fini sa vie comme foyer pour réfugiés politiques peu de temps après ces événements, d'abord à Stockholm puis à Malmö, m'a-t-on dit, et il y a belle lurette qu'il a été envoyé à la casse dans un pays asiatique, sur une plage en Inde ou au Bangladesh. Mais à l'époque dont je vous parle, il assurait encore la liaison entre Oslo et cette ville du Jutland du Nord où ma mère avait grandi.

Elle aimait bien ce bateau et jugeait sa mauvaise réputation imméritée. On l'avait surnommé *Holger la Malchance*, mais il tenait mieux la mer que les ferries d'aujourd'hui, ces espèces de casinos flottants où on vous offre toutes les possibilités de soûleries carabinées. Et s'il arrivait au *Holger Danske* de rouler un peu par mauvais temps et à ses passagers de vomir, ces derniers n'allaient pas se retrouver au fond des flots pour autant. J'y ai effectivement vomie, et je suis toujours en vie.

Ma mère appréciait les gens qui travaillaient à bord. À force de les côtoyer, elle en connaissait la plupart de manière informelle, car le bateau n'était pas grand. Et dès qu'elle apparaissait en haut de la passerelle, ils la reconnaissaient et la saluaient comme une des leurs.

Ce jour-là, ils notèrent peut-être une certaine gravité dans sa manière d'être, dans sa démarche, dans sa façon de regarder autour d'elle avec ce sourire qu'elle arborait souvent et qui n'en était pas un, car elle n'avait aucune raison de sourire. C'était l'air qu'elle prenait quand elle était préoccupée ; dans son esprit elle était ailleurs, pas où on la croyait. Je la trouvais alors particulièrement belle. Sa peau devenait lisse et son regard prenait un éclat étrange. Petit, il m'arrivait de l'observer lorsqu'elle ignorait ma présence, et de me sentir seul et abandonné. Mais c'était excitant aussi, car elle me faisait penser aux actrices des films que nous regardions à la télévision. À Greta Garbo dans *La*

reine Christine, quand elle est debout à la poupe du navire vers la fin du film et rêve d'un lieu pur ; une Greta Garbo qui aurait miraculeusement surgi dans notre cuisine pour s'asseoir sur une des chaises métalliques, une cigarette à la main et une grille de mots croisés encore vierge devant elle. Ou à Ingrid Bergman dans *Casablanca*, car elles avaient la même coiffure et la même courbe de la joue. Mais jamais ma mère n'aurait dit à Humphrey Bogart : *You must do the thinking for both of us*. Ni à Bogart ni à personne.

Il est possible que les membres de l'équipage du *Holger Danske* l'aient trouvée changée ce jour-là, quand elle franchit la passerelle avec la petite valise marron en similicuir dont j'ai hérité et dont je me sers toujours. Mais il n'y eut personne pour lui en faire la remarque. Et je pense qu'elle leur en sut gré.

En arrivant dans sa cabine, elle posa sa valise sur une chaise. Elle prit le verre à dents sur la tablette au-dessus du lavabo et le rinça soigneusement sous le robinet. Puis elle ouvrit sa valise et sortit une petite bouteille enfouie sous les vêtements. C'était une flasque d'Upper Ten, la marque de whisky qu'elle préférait quand elle buvait de l'alcool. Ce qu'elle devait faire plus souvent que nous ne le soupçonnions, à mon avis. Mais, bien sûr, ça ne nous regardait pas. Mes frères considéraient l'Upper Ten comme du tord-boyaux, surtout en voyage, où ils pouvaient s'offrir des alcools détaxés. Ils préféraient

des whiskys pur malt, du Glenfiddich ou du Chivas Regal, marques que l'on trouvait sur les ferries reliant la Norvège et le Danemark ; ils tenaient de longs discours sur la douce caresse du single malt contre le palais, et nous taquinaient ma mère sur son mauvais goût. Alors elle nous décochait un regard glacial.

— Ce sont mes fils, ça ? Des snobs ! Qui veut pêcher doit accepter la brûlure.

À vrai dire, je lui donnais raison. Moi aussi, j'achetais la marque norvégienne Upper Ten chaque fois que je m'aventurais au Vinmonopole. Ce n'était pas du single malt, ce n'était pas doux contre le palais, ça vous brûlait le gosier et vous faisait venir les larmes aux yeux si vous n'étiez pas mentalement préparé dès la première gorgée. Mais ce n'était pas mauvais. C'était seulement bon marché.

D'un geste brusque, elle dévissa le bouchon, remplit son verre jusqu'au quart et le vida en deux gorgées. Elle eut la bouche et le gosier en feu et elle fut prise d'une quinte de toux. Elle profita de la douleur pour pleurer un peu. Puis elle glissa la flasque sous les vêtements et referma vivement sa valise, comme si elle transportait de la marchandise de contrebande et que les douaniers la guettaient avec leur pied-de-biche et leurs menottes. Elle essuya ses larmes devant la glace, se passa de l'eau sur le visage et tira sur ses vêtements comme le font souvent les femmes un peu rondes. Puis elle monta à la cafétéria. C'était une cafétéria sans prétention, pro-

posant un menu succinct et sans chichis, tout à fait ce qu'elle aimait. C'était aussi pour ça que le *Holger Danske* lui convenait.

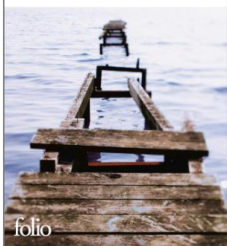
Elle prit son livre, car elle lisait tout le temps, elle avait toujours un livre dans son sac à main. Si Günter Grass venait de publier un roman, c'était certainement celui-là qu'elle avait emporté. En langue originale. Après le lycée, quand rien ne m'obligeait plus à lire de l'allemand et que j'avais complètement cessé de le faire, elle m'avait engueulé en m'accusant de paresse intellectuelle. Je m'étais défendu en disant que c'était une question de principe, car j'étais antinazi. Ça la mit hors d'elle. Elle pointa sur moi son index tremblant. Qu'est-ce que tu sais de l'Allemagne et de l'histoire allemande ? dit-elle. Petit galapiat. Elle disait souvent ça : petit galapiat. Certes, je n'ai jamais été très grand, mais elle non plus. En revanche, j'étais musclé, je l'ai toujours été, et il me semble que le mot « galapiat » pouvait signifier les deux : que j'étais petit comme elle, mais athlétique comme mon père, et qu'en fin de compte elle m'aimait bien comme j'étais. C'était du moins ce que j'espérais. Elle avait beau m'engueuler et me traiter de galapiat, je n'étais jamais véritablement inquiet. Et puis, elle n'avait pas tort : à l'époque, je ne savais pas grand-chose sur l'Allemagne.

Je n'imagine pas qu'elle fut d'humeur sociable ce jour-là, dans la cafétéria du *Holger Danske*, qu'elle eut envie de se diriger vers une table déjà

Photocomposition CMB Graphic
44800 Saint-Herblain

Per Petterson

Maudit soit le fleuve
du temps



Maudit soit le fleuve du temps

Per Petterson

Cette édition électronique du livre
Maudit soit le fleuve du temps de Per Petterson
a été réalisée le 20 janvier 2012
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070445653 - Numéro d'édition : 237491).

Code Sodis : N51368 - ISBN : 9782072461941

Numéro d'édition : 237935.